

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LE

CANADA MUSICAL

Revue Artistique et Littéraire

PARAISSANT

LE PREMIER DE CHAQUE MOIS.

Un Morceau de Musique accompagne chaque Numero.

3e. Année. No. 6.

1er Octobre 1876.

A. J. BOUCHER

Editeur-Propriétaire

No. 252 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

SOMMAIRE — Orgues-Harmoniums "Alexandre." Pianos "Hazelton" Harmoniums "Debain"
Poésie . Grétry, par Charles Potvin Fêtes de Bayreuth Musique *La Rose et l'Enfant*, Bluette, paroles
de A D, musique de Frédéric Boissière. Wagner jugé par About Correspondance Européenne
Nécrologie Variétés Musicales Notes artistiques des Etats-Unis Echos d'Europe Plaisanteries
Naissances Calendrier et Guide des Organistes et Directeurs de Chœurs, pour le mois d'Octobre-
Novembre Messe des Morts, Messe Royale, harmonisées.

Abonnement: \$1.00 par an, payable d'avance. 10cts. le numero separé.

Imprimé par J. B. LAPLANTE, 30 Rue, St. Gabriel, Montréal.

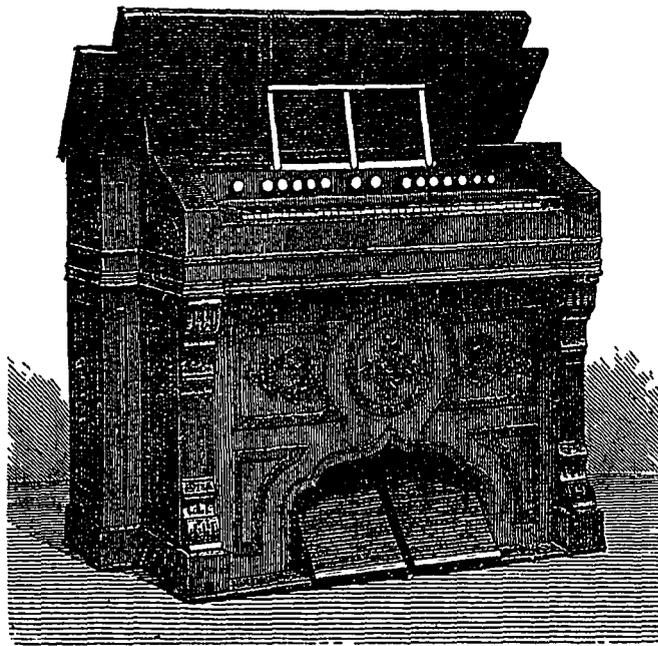
ORGUES - HARMONIUMS

POUR

EGLISES,

COMMUNAUTÉS

De la célèbre Maison



POUR

CHAPELLES,

et SALONS,

De la célèbre Maison

ALEXANDRE, PERE ET FILS, DE PARIS,

MANUFACTURE ETABLIE EN 1829.

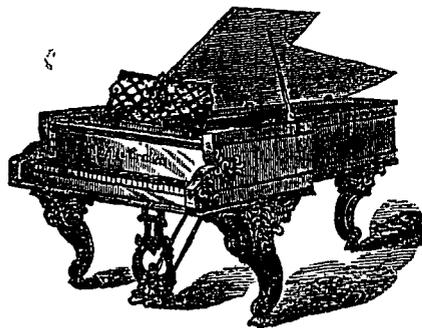
MEDAILLES A TOUTES LES EXPOSITIONS.

Instruments de toutes formes, dimensions, puissance, capacité, etc., en chêne, noyer, palissandre et acajou de prix variant de **\$20.00 a \$1200.00**

INSTRUMENTS DE PREMIERE QUALITE SEULEMENT.

Toujours en mains un choix des

CELEBRES

PIANOS HAZELTON
DE NEW-YORK.

Toujours en mains un choix des

CELEBRES

PIANOS HAZELTON
DE NEW-YORK.

PIANOS CARRES—PIANOS DROITS—PIANOS A QUEUE

On n'emploie que des Matériaux de PREMIER CHOIX dans la confection de ces Instruments supérieurs, fabriqués par des Ouvriers spéciaux, hors ligne.

ONZE modèles différents offerts en vente aux prix les plus modérés du marché, pour des Instruments de PREMIERE CLASSE de \$425 à \$1200.

Tout Instrument vendu par nous est pleinement garanti pendant cinq ans

A VENDRE AUX PRIX RESPECTIFS DE \$100, \$150 ET \$200

TROIS SUPERBES HARMONIUMS---DEBAIN,

Recemment importes de Paris.

Nous attirons l'attention des Fabriques et des Communautés sur ces magnifiques instruments.

Le Canada Musical.

VOL 3.]

MONTREAL, 1^{ER} OCTOBRE 1876.

[No. 6.]

GRÉTRY.

Né à Liège le 11 Février, 1741, mort à Montmorency le
13 Septembre, 1813

—:o —

Dans la ville de bruit, d'industrie et d'orage,
O Grétry, ta musique est comme un frais bocage.
Qu'un autre dans son art porte, fier conquérant,
Les délires du beau, les tempêtes du grand,
Toi, c'est comme l'oiseau que ta chanson s'épanche. —
L'orchestre printanier des doux nids sous la branche,
De l'alouette au ciel, le vol mélodieux,
Du soleil et des fleurs le réveil radieux,
Le souris qui s'échange, à l'aurore éphémère,
De la nature aux cieux, de l'enfant à sa mère,
De l'abeille aux parfums et des cœurs à l'espoir ;
Et puis, dominant tout, dans la paix d'un beau soir,
Le rossignol ému dont la mâle éloquence
Jette ses perles d'or dans l'urne du silence,
Lui qui ne veut chanter, sublime troubadour,
Que l'astre du printemps et l'heure de l'amour.
Quel concert ! — c'est le tien ! L'hymne de la nature
Jamais ne s'éleva plus douce, ni plus pure
La gaieté, la jeunesse, anges aux cheveux bruns,
Dansent, la grâce éclôt dans son nid de parfums,
L'amitié trinque et rit, sous l'émoi qui l'entraîne,
Comme un ruisseau de miel, coule la voix humaine,
L'archêt devient une âme, et le cœur a chanté
L'amour, dans sa candeur et dans sa vérité !
Alors, ô maestro, la voix intérieure
S'éveille et te répond, et la vie est meilleure,
On croit au dévouement, à l'amour, à la foi ;
Avec toi l'on s'émeut, et l'on chante avec toi :
" Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? "
Mais, au feu du génie, un vaste horizon brille,
Les sentiments n'ont rien d'étroit. à ce doux cœur,
L'amour de la patrie exalte notre cœur,
On sent mieux le lien des êtres sur la terre,
La famille s'étend et tout homme est un frère,
Et par ta mélodie, on se sent transporté
Au sein de la nature et de l'humanité !

CHARLES POTVIN

— o —

Fetes de Bayreuth.

Nous donnons, d'après le *Figaro*, une appréciation intéressante des représentations Wagnériennes au théâtre de Bayreuth, commencées le 13 Août. On sait que les quatre journées que comporteront ces représentations, coûteront pour chaque auditeur souscripteur, la somme énorme de 1,200 fr. La Belgique, dit-on, a fourni à elle seule 60 adhérents.

FIGARO A BAYREUTH.

Execution de la trilogie de Wagner.

Bayreuth, 12 août.

Et vraiment, à présent que je suis dans la ville, je comprends la vénération de l'indigène pour Wagner. C'est lui qui fait sa fortune, et quelle que soit votre opinion sur la musique de l'avenir, vous restez stupéfait en voyant ce que peut la volonté d'un homme ! Il a plu à Wagner de se fixer à Bayreuth et aussitôt la ville devint un centre artistique. On peut ne pas admirer la poésie et la musique de l'avenir, mais il faut s'incliner devant une telle énergie. Bayreuth contient une salle de théâtre qui est un petit bijou : Wagner ne trouve pas la scène assez vaste et il fait construire un théâtre à lui.

Je n'en dirai pas un mot aujourd'hui. Il faut voir la salle demain avec le public, l'extérieur est d'un effet médiocre il rappelle comme goût les palais d'industrie de province un jour de concours régional. Le théâtre construit, Wagner appelle les artistes. Ils arrivent, puis, le public qui afflue de tous les coins. En attendant, il s'occupe de tout : il règle la mise en scène, il surveille les machinistes ; il est grossier avec les artistes, il insulte son chef d'orchestre préféré, M. Hans Richter, du théâtre impérial de Vienne ; il se brouille avec tout le monde à chaque répétition. Mais le fanatisme est tel que les artistes maltraités s'approchent du "maître" après la répétition et lui baisent respectueusement la main.

Wagner a fait construire son théâtre loin de la ville, il s'est dit que les gens qui aiment vraiment sa musique ne reculeront pas devant rien, et il a raison. Qu'il pleuve ou qu'il tonne ils iront, sous le soleil ou dans la boue ! Peu leur importe ! Wagner veut que son public ait suffisamment étudié sa poésie pour se passer du livret au théâtre. Que fait-il ? Réserve toute la lumière pour la scène, il plonge les spectateurs dans une profonde obscurité, on ne voit pas son voisin. En somme cette innovation n'est pas sans charmes par trente-cinq degrés à l'ombre. Le spectacle commence à quatre heures de l'après-midi.

Dans cette obscurité, si on a trop chaud, on peut parfaitement ôter son habit sans se faire remarquer. Wagner ordonne, qu'une fois le spectacle commencé, personne n'entrera ni ne sortira. Quand on a pénétré dans la salle, il faut écouter jusqu'au bout ; il y a dans ses opéras plus d'un acte qui dure deux heures, c'est affreux ! Mais que faire ? Pas moyen de se sauver. Le public est bouclé comme les prisonniers de Sainte-Pélagie.

—A Paris, le public ferait une révolution. Ici on juge que le maître a raison, quoi qu'il fasse, s'il demandait au public de venir au théâtre couvert de fourrures, le public irait.

—Dix-sept princes sont annoncés. Au moment où je vous écris on attend l'empereur Guillaume. Le roi de Bavière a envoyé ses voitures, ses chevaux, ses domestiques ; il a mis à la disposition de ses invités princiers la jolie résidence d'été, du dix-huitième siècle, qui est là-haut sur la colline ; il a sacrifié des sommes considérables à l'entreprise de Bayreuth, mais il ne viendra pas assister aux représentations.

Ne cherchez pas la politique dans cette abstention singulière. La vérité vraie est que le jeune roi est misanthrope, il n'aime pas le monde, il a horreur de la foule ; il lui déplaît qu'on le voie. Un jour de la semaine dernière, il est venu à Bayreuth, si je dis à Bayreuth, ce n'est pas l'exacte vérité. La ville était pavoisée pour recevoir le prince. Tous les habitants l'attendaient à la gare. Seul M. Wagner était informé de ce qui devait se passer. A

quelques kilomètres de la ville, le train royal s'arrête. M. Wagner attend le Roi qui monte en voiture avec lui, les chevaux partent au galop. Le Roi et le musicien vont au théâtre et la première répétition générale commence. Le souverain a demandé à être seul dans la salle, M. Wagner lui a fait comprendre qu'à cause de l'acoustique, il fallait des spectateurs.

Très-bien, a dit sa Majesté, mais je ne veux pas être vu ! qu'on éteigne le gaz dans la salle

Et, caché dans l'obscurité, le Roi a écouté avec recueillement. Après la première répétition, il est allé coucher à son château sans traverser la ville. Cela a duré 4 jours. Après la dernière répétition générale, Wagner a reconduit le prince en voiture jusqu'à la station où attendait le train royal, et sa Majesté est reparti pour son château de Hohenschwanggen près Munich où elle vit en solitude. C'est de là que le Roi part à tout instant sans prévenir qui que ce soit. La dernière fois qu'il est venu à Nancy pour y faire des études archéologiques, il n'avait même pas prévenu ses ministres. Quelle existence curieuse et pleine de mystères ?

Ce qu'il y a de plus curieux en Wagner, c'est l'éternelle contradiction de son esprit. Il veut s'élever sur les hauteurs de l'idéal, il fait chanter les dieux, les monstres et les nains, il lui faut tout l'attirail des féeries parisiennes et pour la mise en scène il exige le plus grand réalisme. L'hiver dernier, à Vienne, Wagner a mis en scène le *Tannhäuser*; aussitôt il a exigé du directeur douze chevaux de chasse pour la fin du premier acte. Les écuries impériales lui ont fourni les douze chevaux. Le lendemain autre exigence; il lui faut des chiens de chasse; on va chercher la meute impériale. Aux premiers accords de l'orchestre, les chiens qui n'ont pas l'habitude de la scène, commencent à aboyer. M. Jauner, le directeur, pâlit :

—Eh bien, maître ? dit-il, qu'en pensez-vous !

—C'est parfait répond Wagner, voilà une vraie chasse.

De tout ce que les artistes me racontent sur cet homme curieux, il résulte à l'évidence que M. Wagner est un de ces esprits comme il y en a tant, qui, de parti pris, font toujours le contraire de ce qu'on leur demande. Ainsi le directeur du théâtre impérial de Vienne, mon ami Jauner, avait supplié Wagner de l'autoriser à convier quelques amis intimes à la répétition générale de la reprise du *Tannhäuser* avec le concours des chiens impériaux et royaux.

—Si j'aperçois un seul spectateur dans la salle, lui répondit le maestro d'une voix cassante, je lèverai la répétition :

Jusqu'ici, rien à dire. Mais nous arrivons aux fêtes de Bayreuth. Inutile de venir avant le 13, se dit le public à quatre cents francs par tête, puisqu'il est défendu d'assister aux répétitions. Eh bien ! non. la salle était bondée. Seulement, on payait pour assister aux répétitions. Wagner laissait entrer le public pour l'aider à combler le déficit considérable. Le public a fourni à Wagner pour les douze représentations de Bayreuth (car il y a trois séries) quelque chose comme trois millions de francs. Ce que le Roi a donné, nul ne le sait, mais personne n'ignore que le souverain de la Bavière est forcé d'aligner une dernière subvention de quatre cent mille francs pour que M. Wagner puisse péniblement joindre les deux bouts.

En passant, j'ai vu la villa de l'homme de l'avenir. La façade est tirée de toutes sortes de vers tirés de ses œuvres, et au-dessus de la porte un peintre a retracé une scène de je ne sais quel opéra; comme on fait à l'Ambigu, quand on reprend le *Navfrage de la Méduse* ou tout autre vieux mélodrame. Quant au maître, je ne l'ai pas encore aperçu, il ne quitte pas le théâtre.

Donc, tout va bien. A demain le prologue l'*Or du Rhin*, un seul acte qui ne dure pas moins de deux heures et demies. Nous serons *bouclés* à cinq heures précises. Je vais à la recherche d'un notaire pour lui dicter mes dernières volontés, car on ne sait pas ce qui peut arriver. Dès à présent je vous prie de faire ramener mon corps à Paris, au cas où je viendrais à succomber sous le poids de ces opéras énormes. Le *Crépuscule des dieux* (quatrième journée) com-

mence à quatre heures de l'après-midi pour finir vers minuit. On ferait bien d'établir des ambulances aux alentours du théâtre.

Enfin, cela se corse. Les trains arrivent avec des retards de cinq à six heures ! Il n'y a plus de chambre à louer. Les pick pockets sont fidèles aux rendez vous ! Impossible de vous dire ce qui se passe dans cette petite ville. Les habitants deviennent fous. Ils avaient compté sur le public de la première série, mais l'idée ne leur était pas venue qu'on viendrait de cinquante lieues à la ronde pour voir des étrangers. C'est une cohue. On manque de vivres. Dimanche soir, tandis que Wagner recevait un choix d'amis désireux d'entendre l'abbé Listz, qui est descendu chez le maestro, dimanche soir, dis je, nous étions une vingtaine de camarades de tous les pays, mourant de faim et ne trouvant rien à manger. Dans les restaurants, les garçons affolés s'écriaient en nous voyant entrer :

—Il n'y a plus rien ! Il n'y a plus rien !

Devant les brasseries, quel spectacle ! L'intérieur bondé, la rue envahie par une foule extraordinaire; les plus fatigués assis au milieu de la chaussée sur le pavé. Quelques-uns sur des chaises que des voisins, par pitié pour cette foule affamée, avaient complaisamment prêtées aux plus exténués. Au milieu de cet affolement quelques effarés racontaient comme quoi les pick pockets leur avaient pris le porte-monnaie, la chaîne et la montre.

Wagner est, à ce qu'il paraît, furieux contre le pauvre Jauner qui est la cause de ma présence.

Quand on me demande si j'aime la musique de Wagner je réponds naïvement :

—Le maître veut qu'on entende ses quatre opéras à la fois. Donc, je n'aurai pas d'opinion avant jeudi prochain.

En attendant j'envoie tranquillement mes articles, sans me soucier s'ils plaisent ou non aux fanatiques.

De temps en temps, en passant devant un groupe, j'entends des grognements et je vois des yeux féroces rouler dans des orbites comme des soleils de feu d'artifice. Il y a là surtout un Wagnérien, qui se promène avec un chapeau haut de forme et couvert de plumes d'autruches ! Chaque fois qu'il me rencontre, il pâlit et par un mécanisme injémeux les plumes d'autruches se dressent de terreur sur son chapeau.

Quelle soirée je viens de passer ! L'empereur ayant fait dire à M. Wagner qu'il lui serait désagréable d'aller au théâtre à cinq heures de l'après-midi, l'*Or du Rhin* a commencé deux heures plus tard. Dès six heures j'étais sur la colline d'où le théâtre de Wagner domine la ville. Je vous ai dit déjà que vu de dehors il ressemble à un concours régional. De la villa Wagner, le mot d'ordre était parti de venir en tenue de ville, mais toutes les personnes en évidence étaient en habit noir et cravatés de blanc.

On attendait l'Empereur et les princes conviés à la fête. Vers sept heures du soir, je vis apparaître sur un balcon au sommet du théâtre, des trompettes annonçant qu'on allait commencer. Wagner a remplacé les sonnettes électriques par une fanfare tirée des motifs de son prologue. Il en sera ainsi tous les soirs, et chaque fois la fanfare sera empruntée à l'opéra du jour.

Me voici dans la salle, à peine éclairée. Depuis l'orchestre invisible les gradins montent à la hauteur d'un deuxième étage de nos théâtres parisiens. Des fauteuils et rien que des fauteuils. Figurez-vous une salle ne contenant qu'une seule espèce de places comme l'amphithéâtre de l'Opéra. Tout en haut, derrière le dernier rang des fauteuils, la loge royale tenant toute la largeur de la salle; sur les côtés, rien, sauf quelques colonnes destinées à cacher la nudité de ces murs. Pas d'orchestres, comme vous le savez. Entre le premier rang des fauteuils et la scène, un fossé large de cinq mètres, c'est là que sont enfouis les musiciens cachés aux yeux du spectateur par une sorte de capote de cabriolet qui s'avance assez au-dessus de l'orchestre, pour que, d'aucune place, on ne puisse apercevoir seulement le bout d'un archet. Le chef d'orchestre, placé derrière ses musi-

siens peut voir et diriger les chanteurs, les exécutants ne voient ni le public ni les artistes. Les cuivres et les timbales sont enfouis sous la scène même. Si un chanteur tombait dans une trappe il crèverait la grosse caisse.

Dans la salle, pas le moindre luxe, quelques glants en or pour les rideaux de la loge princière. Le plafond est curieux, à partir de la loge royale, il monte à la hauteur de l'avant scène, qui est beaucoup plus élevée que le fond de la salle. Pas de peintures allégoriques sur ce plafond, pas de lustre, quelques rares becs de gaz éclairent à peine la salle, juste assez pour qu'on puisse trouver sa stalle, tout à l'heure, on va les éteindre. Cette salle modèle est froide. Un public parisien ne s'en accommoderait jamais. Pas de loges, hommes et femmes pêle mêlé dans les stalles, de toutes les places on voit admirablement la scène. C'est l'unique préoccupation de Wagner. Rien ne doit distraire l'attention de l'auditoire; plongé dans l'obscurité, le public ne doit pas se voir ni se logner.

Quand le Roi de Bavière est venu à la répétition générale, toute la salle s'est levée pour tâcher de voir à travers l'obscurité les traits du souverain invisible. Alors Richard Wagner, fou de colère est venu sur la scène et s'est écrié : — Mesdames et messieurs ! face à la scène : je ne vous ai pas laissé entrer pour voir autre chose que mon opéra. Ceux qui pensent le contraire peuvent se retirer !

Tout est là pour Wagner, la scène, encore et toujours la scène ; il sacrifie à ce principe la salle et le public, il se moque bien de ce public docile. Si Wagner lui demandait d'écouter *les Nibelungen*, la tête en bas, le public le ferait. Et cependant, c'est un public choisi qui se laisse traiter de la sorte. Tout le monde ne peut pas donner quatre cents francs pour une stalle, payer le voyage à Bayreuth, descendre à l'hôtel, sans compter les voitures qui sont hors prix. Nous payons la nôtre soixante quinze francs par jour. Parmi les spectateurs, un bon tiers est venu pour pouvoir dire. J'y étais. Pour cette fraction du public, la musique de l'avenir est un sport comme un autre. Un autre tiers se compose de fanatiques et le reste appartient à la haute société de tous les pays. Le grand monde de Vienne est ici au complet.

Entrée de l'Empereur et des princes. Le public leur fait un accueil enthousiaste ; on éteint le gaz dans la salle. L'orchestre mystérieux fait entendre un prélude d'un effet énorme ; le rideau ne se lève pas, il s'écarte comme une paire de rideaux et un tableau merveilleux s'offre à nos regards ; la scène est partagée en deux. En bas le nain Alberich guette le moment favorable pour s'emparer de l'or du Rhin. en haut nagent les sirènes, tantôt s'approchant tantôt s'éloignant en chantant un trio admirable. On se dit qu'on va entendre un chef-d'œuvre, mais cette première scène passée, arrive l'histoire des géants qui veulent enlever les déesses, qui demandent en échange de la liberté l'or du Rhin, puis la descente du dieu Wotan au fond du fleuve avec son fidèle Loge pour s'emparer du trésor.

Tout se passe en récits d'une longueur démesurée. C'est un bien grand malheur pour Wagner d'être poète à ce qu'on dit. Pour faire admirer ses vers, il leur sacrifie la musique ; l'action au lieu de marcher s'arrête constamment, les récitatifs sont innombrables, on dirait qu'on joue une fée et que la musique est chose secondaire. Une seule fois encore, la salle applaudit un morceau, vous en devinez la cause : c'est que nous entendons une des rares mélodies de *l'Or du Rhin*. Puis plus rien du tout que le finale qui est une reprise du chant des sirènes du commencement.

Ce qu'il y a dans ce prologue de flammes de bengale de nuages produits par une chaudière, de transformations, de gens qui disparaissent dans une trappe, de nains qui se transforment en monstres à douze pattes, est impossible à dire. Les yeux sont si occupés que les autres organes ne fonctionnent plus, tout à la mise en scène on ne fait plus attention à l'accompagnement et au chant.

Quant à l'orchestre invisible, je le crois impossible. Figurez-vous ces musiciens enfouis dans le trou béant, enfer-

més en partie sous la scène ils étouffent, ils ôtent leur habit et jouent en manches de chemise. C'est une question secondaire je le veux bien, mais je crois que l'orchestre tel qu'il existe, est nécessaire, il sort de transition entre le public et la scène. Ces musiciens cachés ne voient pas le public, ils n'entendent pas ses frémissements. L'orchestre, au lieu de s'enlever au contact public, devient une machine qui fonctionne avec la régularité d'une locomotive, mais il reste étranger à la sensation du spectateur, et on ce qui concerne celui-ci à force de ne pas voir les musiciens il finit par se désintéresser complètement de l'orchestre.

Attendons les autres représentations pour juger cette question importante ; ce soir nous avons vu une fée et la musique invisible s'explique jusqu'à un certain point. Mais demain nous entrons dans le drame et nous verrons alors ce que cette fameuse invention vaut au juste. D'ailleurs, pour adopter ce système, il faudrait commencer par démolir les théâtres, car des loges de côté on verrait l'orchestre et tout serait manqué.

Ce qu'il faut louer avant tout, c'est le soin artistique qui préside à ces représentations. Vous croyez peut-être que ce sont les machinistes qui font manœuvrer les fées du Rhin ? Point ! Ce sont des musiciens de talent qui règlent les mouvements sur le rythme de l'orchestre. C'est admirable de précision et d'un effet énorme.

En somme ce prologue est d'un effet incertain, sauf le commencement : c'est long, mais long ! Mais il ne faut pas vous y tromper, c'est quand même l'œuvre d'un musicien hors de pair, qui cherche une voie nouvelle, sans en avoir dit jusqu'ici le dernier mot. Il y a un effort si considérable dans tout cela, qu'il commande le respect. Wagner ne nous a donné ce soir qu'un morceau hors ligne, mais celui-là est édourdissant d'élévation. C'est ennuyeux souvent mais toujours intéressant. Figurez-vous que *l'Or du Rhin* dure deux heures et demie sans qu'on baisse le rideau, et cependant on l'a écouté, sinon avec plaisir, du moins avec une attention soutenue. Moi qui vous parle, j'ai fait mon temps sans excès de fatigue.

Parmi les artistes quelque-uns sont considérables, mais les moindres rôles sont tenus par des artistes de valeur. Il est impossible de voir une œuvre musicale mieux exécutée et on somme, on fera bien de venir voir à Bayreuth comment on peut représenter un opéra dans la perfection. A ce point de vue, la soirée d'aujourd'hui a été un régal pour les raffinés.

Les décors sont médiocres et les trucs parfois enfantins. Le public les admire, mais quand on a l'habitude de voir les chefs-d'œuvres de nos décorations parisiennes, tout semble mesquin ici.

A la fin du spectacle le public a demandé Wagner, les fanatiques ont commencé et toute la salle s'en est mêlée ensuite. Cela a duré un quart d'heure, mais le "maître des maîtres" n'est pas venu. Quelle que soit l'opinion qu'on ait sur M. Wagner, on comprend cette insistance du public, quand on considère quelle œuvre colossale le compositeur a entreprise. De plus, M. Wagner est un grand artiste et quand il touche la note juste, il s'élève à des hauteurs immenses. Quel malheur qu'il faille payer ces courtes jouissances par un si long ennui !

Je voudrais qu'après moi simple chroniqueur, toutes les critiques de musique vinsent ici, il est regrettable à tous les points de vue que la presse française se soit abstenue.

J'avoue que la première demi-heure de *l'Or du Rhin* a été une sensation grande et le jour où la postérité aura oublié le reste, cette première page suffirait au besoin à placer Wagner parmi les plus grands maîtres !

A demain *la Walküre*, trois actes qui durent six heures. Avec deux entr'actes d'une heure, cela nous fera un bon petit spectacle de quatre heures (35 degrés à l'ombre) à minuit. A Paris on a fait des révolutions pour moins que cela. Les œuvres de M. Wagner, ne pourront jamais être ouïes en France.

Le directeur d'Opéra qui se permettrait de nous offrir six heures de musique et un seul acte qui dure deux heures et demie, ferait de la belle besogne. Au lendemain de chaque représentation de cette taille, on aurait un autre gouvernement.

Hier, le prince de Bayreuth (c'est ainsi que les journalistes officiels de la localité appellent M Wagner,) a fait afficher un nouvel Ukase sur les murs de son théâtre. Il a prié le public de ne pas le rappeler, ni lui ni les chanteurs, ni personne de ne pas interrompre "l'œuvre d'art" par des applaudissements. On se l'est tenu pour dit, et pendant les six heures qu'ont duré les trois actes de la *Walkure* personne n'a bougé.

Pour comprendre comment un public peut ne pas applaudir quand il en a envie, il faut savoir, qu'ici on ne va pas au théâtre pour s'amuser, mais pour s'instruire ce public a peur de perdre une phrase, une nuance.

Hier, la trompette de Richard Wagner a sonné sa fanfare à quatre heures précis. On étoit le gaz ot, après une courte prélude, le rideau s'est partagé en deux. On sait que la *Walkure* recommence par l'entrée de Siegmund qui se réfugie, sans le savoir, dans la demeure de son beau-père et qu'il y devient amoureux de Sieglinde, sa sœur, qu'il n'a jamais vue.

Eh bien, tenez-vous le pour dit, c'est un des plus beaux morceaux qu'il soit possible d'entendre, et j'ai rarement éprouvé, au théâtre, une sensation plus pénétrante. Ce sont des phrases plaintives qui peu à peu tournent à la plus haute expression de l'extase. On ne peut pas se faire une idée de ce morceau au piano, la musique de Wagner, quand elle passe à l'inspiration, ne peut pas s'exprimer au piano; il faut l'orchestre tout entier, le cadre du décor, l'ensemble qui enivre à la fois les yeux et le cœur. Wagner est tantôt un fou, tantôt un inspiré. C'est un singulier mélange de qualités superbes et de défaillances cruelles; quand il ne vous *emporte* pas, il vous ennuie au-delà de toute expression.

Pendant un duo, on a parfois essayé d'applaudir, mais instantanément le public fait faire silence. La maître a défendu d'applaudir.

Sur ce merveilleux dialogue en musique, le rideau tombe.

Quelques-uns rappellent les artistes, on leur impose silence et sur ce succès considérable, la foule obéissante se retire sans oser rappeler les chanteurs.

C'est la même chose qu'hier. On croit l'opéra parti pour un succès considérable. Mais dès le deuxième acte, l'homme de l'avenir commence à vous ennuyer avec cette persistance dont il a déjà donné tant de preuves. Ce deuxième acte est insipide d'un bout à l'autre, toujours des dialogues; pas une situation, pas une phrase, une effroyable cacophonie qui dure une heure et demie, l'un des actes les plus assommants qu'on ait jamais entendu sur un théâtre. L'insensé prend une éclatante revanche sur l'inspiré. Aucun public, sauf celui-ci, n'écouterait cette horrible mélodie jusqu'au bout. Ceci n'est possible sur aucune autre scène que celle-ci, c'est l'*insensisme* le plus complet, et les onrags de dire :

Nous avons déjà entendu sept heures de musique sans un seul chœur. Wagner, qui domine si bien les masses vocales, les a écartées de son œuvre. Aussi, avec quelle joie salue-t-on la chevauchée des amazones, un petit chœur où l'on entend huit voix de femmes à la fois. On respire un instant; mais arrive la scène finale, celle où le Dieu Wotan repousse la Walkure de son Olympe sur la terre pour la punir d'avoir, contrairement à ses ordres, sauvé Siegmund dans le combat contre son beau frère. Sur ce dialogue finit l'acte, et sans la longueur démesurée de ce morceau l'effet en serait énorme. Mais tel quel il est encore saisissant. La lutte de Wotan, le combat intérieur entre le père qui voudrait pardonner et le Dieu qui doit punir est émouvante.

Wagner, dans les situations pathétiques, réduit souvent ses chanteurs à la pantomime et laisse à l'orchestre le soin de traduire leurs sensations. Il abuse de ce procédé qui n'est pas sans effet d'abord mais qui, répété si souvent,

devient horriblement agaçant. Sauf ce détail, la scène est d'un grand effet. Wotan, après avoir fermé les yeux à la Walkure, ordonne que les flammes enveloppent la montagne où elle reposera jusqu'au jour où un chevalier sans peur et sans reproche viendra la délivrer. Cette apothéose, car ce n'est pas autre chose, est fort belle comme décor, de tous les côtés, de vraies flammes sortent des rochers; cet incendie suffirait à faire le succès d'une féerie parisienne.

En somme, et vous savez que je dis la vérité rigoureuse malgré le duo, le chant des Walkures et la scène finale cette deuxième soirée n'est encore qu'une pièce destinée. On a payé les rares beautés de l'œuvre par un si colossal ennui qu'on ne sait plus gré au musicien des quelques émotions qu'il vous a données. Si cette partie des Nibelungen n'intéressait par le côté légendaire, si cher à ce public spécial, elle n'irait pas jusqu'au bout. On ne trouvera nulle part un auditoire capable de soutenir de telles fatigues, tant d'absurdités, un si grand nombre de monologues et de dialogues terrifiants. Non, ce n'est pas une œuvre théâtrale: c'est un rêve d'halluciné, qui compte d'imposer au monde un art épouvantable, c'est bien le cas de répéter que, seul, ce qui n'est pas de la musique de l'avenir proprement dite, est vraiment bon.

O pauvre Beethoven! toi qui as écrit dans la simplicité de ton âme les symphonies qui seront l'éternel orgueil de la nation allemande, grand Mozart, toi dont l'œuvre enivre le monde, doux Haydn, toi qui as écrit ces pages charmantes et magnifiques avec la simplicité de ton cœur naïf, vous tous grands et immortels génies de la musique allemande, souffrez qu'un simple mortel vous envoie de Bayreuth un souvenir reconnaissant pour les joies infinies que vous lui avez données et dont il vous sera redevable tant que son cœur battra.

Déjà les fêtes de Bayreuth, qui devaient être la consécration de cet audacieux qui veut vous faire oublier, commençant à ébranler sa puissance auprès de la fraction sensée du public. On peut encore pendant quelques années le suivre dans sa voie funeste, on peut recueillir les épaves précieuses de ce naufrage, où la musique allemande est en train de se noyer, mais voilà tout! Je ne sais quelle émotion pénétrante s'empare de moi en écrivant ces lignes, mon cœur déborde de reconnaissance et de joie en passant aux musiciens du passé, en même temps qu'une effrayable tempête de colère et d'indignation éclate dans mon cerveau contre l'homme qui aurait pu être un grand artiste, s'il avait composé avec son âme et non avec sa raison a-tolée par une vanité démesurée.

Et toi, grand et immortel Heine, viens à Bayreuth et regarde ce peuple, oublieux des grandeurs resplendissantes d'autrefois. Contemple cette jeunesse qui se contente maintenant de la poésie de M Wagner. Reprends ton fouet pour un instant, et que les coups pleuvent sur le dos de ce peuple égaré, qui danse autour du veau d'or de la musique. Il se pourrait que ton sublime ricanement, qui entre comme un bistouri dans la peau des hommes, fit crever cet anthrax musical, la pire des épidémies qu'on ait connues dans les arts.

Bayreuth, 17 — J'ai entendu un duo entre un monstre et un ténor, ce qui ne se voit pas tous les jours. Une indisposition du dieu Wotan a retardé ce curieux spectacle d'un jour, cet ennuyeux personnage a pu réparer sur le théâtre de l'avenir, dans *Siegfried*, troisième partie des Nibelungen.

Le premier acte me donne une occasion excellente de dire en peu de mots en quoi la deuxième manière de Wagner se distingue de la première. Le compositeur a élargi le cercle de l'ennui. Ce premier acte de Siegfried, le fils de Siegelinde, demande au nain Mime une épée pour courir l'aventure, ce premier acte dure une heure et demie. Trois personnes sont en scène, Wotan, le nain et Siegfried. Quand je dis trois, j'exagère, car sur ces trois personnages il n'y en a jamais que deux sur le théâtre, et c'est une sorte de dialogues en musique plus insupportables les uns que les autres.

Ces messieurs ont l'air de se raconter entre eux les *Nibelungen* : ils chantent tour à tour, quand l'un a fini l'autre commence avec un accompagnement de l'orchestre, dont les dessins s'arrêtent toujours à moitié chemin. Le principal personnage, le nain Mime, ne quitte pas la scène un seul instant pendant une heure et demie, il cause tantôt avec Wotan, tantôt avec Siegfried, quand il ne se parle pas à lui-même. Jamais on n'entend deux voix à la fois : c'est de la déclamation musicale, mais du théâtre, jamais.

On ne se figure pas à quel point cet exercice devient fatigant. Aussi, le premier acte, moins la forge de l'épée qui le termine, est purement assommant, je ne trouve pas d'expression plus douce.

Dans le prélude du deuxième acte, reprise des grognements. L'affaire se corse. Siegfried, qui n'a peur de rien, se couche à l'ombre d'un chêne pour guetter le dragon. Ici se place un morceau admirable l'orchestre exécute un morceau merveilleux qu'on peut appeler *la symphonie de la forêt* ! une rêverie d'une impression exquise qui vous envahit, vous empoigne.

Oui, je le répète, cette symphonie est une petite œuvre d'art comme Wagner ne les prodigue malheureusement pas dans les *Nibelungen*. Je ne décolère pas depuis que j'entends de telles beautés d'un homme qui tantôt me transporte et tantôt me plonge dans un si cruel ennui par la musique de l'avenir. Cette symphonie n'a rien à faire avec l'avenir : elle est de tous les temps, c'est jeune, frais, délicieux !

A cet enchantement succède aussitôt une scène de Guignol des plus ridicules. Le Bass-Tuba annonce que le dragon sort de sa caverne, le monstre est énorme, de ses naseaux sort une épaisse fumée, l'intépide Siegfried s'avance, le dragon commence à chanter, le ténor lui répond, une conversation s'engage entre le chanteur et cette masse de carton peint, puis une lutte ; le dragon tombe frappé au cœur, mais, avant de mourir, il chante un morceau pour annoncer à Siegfried qu'il mourra comme lui. M. Wagner a trouvé un truc pour nous faire croire que c'est le monstre qui chante et non l'artiste caché derrière, le monstre, grâce à ce truc, ouvre et ferme la gueule en mesure et roule des yeux. Il n'est pas possible de voir une chose plus insensée au théâtre. Vous croyez peut-être que le public ri ? Point ! il a donné quatre cents francs pour entendre à Bayreuth le grand art, et il n'en aura pas le démenti.

Le dragon mort, la symphonie de la forêt continue, et cette fois les oiseaux s'en mêlent pour dire à Siegfried que la plus belle des femmes dort au milieu de la montagne en feu. Mais cette reprise ne vaut pas le commencement.

Le troisième acte commence par un suprême ennui. Le dieu Wotan s'en charge.

Siegfried arrive sur la montagne où dort la Walkure, le réveil de l'amazone est étonnant. L'orchestre exécute un accord fait par les instruments en bois et les cors, puis une grande tenue de tout l'orchestre *pianissimo*, pendant laquelle les harpes exécutent un grand arpège auquel succèdent des accords, tandis que les violons divisés font une tenue en sons harmonieux.

C'est clair, n'est-ce pas ? Vous n'y comprenez pas un mot ? Moi, par davantage.

La soirée d'hier a un peu réchauffé le public, mais il faut que M. Wagner renonce à son rêve de faire tous les ans jouer sa trilogie sur son théâtre de Bayreuth, son poème est tellement fou et son œuvre à ce point bourrée d'insensisme qu'il ne trouvera plus jamais un public pour ses fêtes artistiques. D'ailleurs, il y a une autre question. La première donne un déficit de quatre cent mille francs, qui les payera ? Il paraît que ce ne sera pas le roi de Bavière. Le seul espoir de l'entourage de Wagner est que l'empereur d'Allemagne paie les quatre cent mille francs et subventionne le théâtre modèle pour les années suivantes. Mais il est plus que douteux que l'empereur, qui est un esprit positif, donne une telle somme et prennent de tels engagements pour encourager M. Wagner dans ses rêves irréalisables, car aucun théâtre ne pourra jouer ces longs opéras

sans faire des coupures, et Wagner n'y consentira jamais ; il ajoutera plutôt quelques animaux et deux ou trois heures de musique.

Tout à côté du théâtre est située une maison de fous. Vous comprenez que la plaisanterie est si facile que je ne la risquerai jamais.

Toutes ces plaisanteries n'empêchent pas Wagner d'être un grandissime artiste quand il n'est pas le plus dangereux des insensés. Ses imitateurs lui prendront ses défauts sans le talent, et c'en sera fait de la musique dramatique en Allemagne et peut-être partout ailleurs. En attendant M. Wagner n'est pas fier, il se montre volontiers au peuple, il vient s'asseoir au premier rang des fauteuils ; il soupe quelques fois comme un simple mortel au restaurant, en face de son buste orné d'une couronne de lauriers ; il ne craint pas d'avantage d'aller prendre son bock dans une brasserie.

L'empereur d'Allemagne est parti après *la Walkure*, le comte Andrassy est venu. Je renonce à vous donner les noms marquants de cette foule bariolée qui encombre Bayreuth. C'est M. Niemann qui a fait le plus joli mot de la saison. Le premier acte de *la Walkure* représente un intérieur, un immense feu flambe dans lâtre, et pour rendre l'illusion plus complète, M. Wagner a demandé au machiniste d'y ajouter des nuages de fumée qui incommodaient le ténor à ce point, qu'à la dernière répétition générale, il a dit au maître des maîtres :

— Pardon, est-ce que vous ne pourriez pas faire supprimer la fumée ?

— Jamais, répondit M. Wagner, de même qu'il n'y a pas de fumée sans feu, il n'est pas de feu sans fumée.

— Mais cette fumée m'empêche de chanter.

— Vous chanterez quand même ; la fumée est nécessaire à l'ensemble de mon œuvre d'art !

— Dans ce cas, fit M. Niemann, rien de plus facile que d'arranger l'affaire, faite chanter la cheminée, c'est moi qui fumerai !

En somme, la main sur la conscience, voici le résumé des trois premières représentations, deux succès d'estime et un succès agréable, mais vu les prétentions de Wagner, une grande désillusion.

Le public allemand entend depuis quinze ans des fameux *Nibelungen*, les fanatiques, je ne parle pas des mamelucks du maître, mais des gens de bonne compagnie qui sont sincères, avouent sans détour leur découragement.

En somme, voici le résultat absolu : le maître des maîtres est discuté même par ses partisans : cela ne lui était pas arrivé jusqu'ici.

Richard Wagner finira par mettre l'histoire universelle en musique en vingt-quatre opéras. Déjà, me dit-on, il travaille depuis longtemps à une nouvelle série de drame lyriques, mais comme il ne l'aura pas terminé avant une quinzaine d'années, il n'y a rien à craindre pour le moment.

Hier soir, dans le banquet qui lui a été offert, Wagner a fourni des explications sur les paroles qu'il avait dites l'avant-veille au théâtre.

« La France et l'Italie, a-t-il dit, ont une musique nationale. Notre but est d'en créer une à l'Allemagne. »

Beaucoup de discours ont été prononcés ; tous contenaient l'éloge hyperbolique du maestro.

Celui-ci, spectacle comique, a parcouru la salle du festin et circulé au milieu des invités, le front ceint d'une couronne de lauriers en argent.

Après ce couronnement, Wagner a porté un toast à Liszt, qui, à Paris, l'encouragea pendant l'exil.

Après cet échange de compliments, Liszt et Wagner se sont embrassés en pleurant.

Le conseil municipal a voté l'érection d'une statue de Wagner sur une des places publiques de Bayreuth.

Le mouvement d'enthousiasme à la tête duquel se distingue la comtesse de Schlemnitz est soutenu surtout par le public venu de Berlin. Mais les spectateurs impartiaux ont perdu la plus grande partie de leurs illusions.

La Rose et L'Enfant.

BLUETTE.

Paroles de A. D.

Musique de FRÉDÉRIC BOISSIÈRE.

ALLEGRETTO.

Piano. *legg.*

Allegretto.

1. O rei - ne de la char - mil - le, Bel - le ro - se du bos - quet Di - sait
 2. De mes fleurs tu se - ras rei - ne Dit l'en - fant, ro - se, crois - moi En mai -
 3. Mais c'est pour ma bon - ne mè - re, Dit l'en - fant, d'un ton mu - tin Rose, é

rall.

u - ne blon - de fil - le Vi - te viens dans mon bou - quet, Vi - te viens dans mon bou -
 - tres - se sou - ve - rai - ne, Tu leur don - ne - ras ta loi, Tu leur don - ne - ras ta
 - cou - te ma pu - è - re, C'est sa fê - te ce ma - tin, C'est sa fê - te ce ma -

rall.

3

Moins vite.

- quet, Enfant ré - pon - dit la ro - se, Ne ra - vis pas ma beau - té. Ne ra -
 loi. Enfant ré - pon - dit la ro - se, Je pré - fè - re ma beau - té, Je pré -
 - tin Vraiment, dit a - lors la ro - se, C'est pour fê - ter sa bon - té, C'est pour

suivez le chant.

portez la voix 1er Mouvt.

- vis pas ma beau - té, Blon - de fil - le fraîche et ro - se Lais se moi ma li - ber -
 - fè - re ma beau - té, Je ne sus que fraîche é - clo - se Grâce, un jour de li - ber -
 fê - ter sa bon - té, Cueille moi vite et dis - po - se De ma dou - ce li - ber -

1^o tempo.

retenez un peu. *ten.* *D.C.*

- té Blon - de fil - le fraîche et ro - se Lais - se moi ma li - ber - té.
 - té Je ne sus que fraîche é - clo - se Grâce, un jour de li - ber - té.
 - té, Cueille moi vite et dis - po - se De ma dou - ce li - ber - té.

riten. *D.C.*

En somme, je vous le répète, tout cela a obtenu un succès d'estime, rien de plus.

Le *Crépuscule des dieux*, devait être le couronnement de l'édifice, cet opéra interminable est le plus onnuyeux de tous, la déclamation musicale recommence. M. Wagner, qui n'entend rien aux exigences de la scène, du moins dans sa nouvelle manière, délaie les choses les plus inutiles, et passe souvent sur des situations qui comporteraient de grands développements.

Le troisième acte a relevé le *Crépuscule* qui devant tout autre public que celui-ci, n'aurait pas été écouté jusqu'au bout. La mort de Siegfried est un morceau de premier ordre. Quand, frappé par Hagen, le héros est tombé, les guerriers l'emportent. Ici l'orchestre mystérieux fait merveille, il joue une marche funèbre qu'on peut mettre hardiment à côté de tous les chefs-d'œuvre de la symphonie, elle continue pendant le changement de décor. Que de cris déchirants, que d'émotion et de larmes dans cet admirable morceau d'orchestre ! Mais en somme, ce n'est qu'un hors-d'œuvre dans un opéra qui dure quatre jours.

Une bien jolie chose encore que ce trio des fées du Rhin qui reparaissent pour conjurer Siegfried de leur restituer l'anneau et le trésor des Nibelungen. C'est comme une lumière vive dans le tableau sombre et monotone du *Crépuscule des dieux*, il précède, cela va de soi, la mort de Siegfried et la marche funèbre puis une dernière scène terrible à dirigée, malgré le talent très-grand de Mme Materna, qui chante le désespoir de Brunhilde avant de se précipiter dans les flammes du bucher sur lequel elle a fait placer le corps de son amant.

Le rideau tombe et les applaudissements éclatent de toutes parts. On veut témoigner sa reconnaissance au compositeur qui a consacré quinze années de sa vie pour aboutir à cette soirée. Un monsieur se lève et, en quelques mots émus, il demande des hourrahs pour Wagner, puis, quand le silence se rétablit, Madame Lucca, la femme de l'éditeur de Milan (n'aurait-elle pas la partition pour toute l'Italie par le plus grand des hasards ?) essaie de vouloir prendre la parole elle veut remercier le musicien au nom de toutes les femmes. Mais voici Wagner qui paraît, il n'a pas voulu qu'on rappelle ses artistes, mais il s'avance, lui, sur l'avant-scène, il est en pantalon de toile et en redingote. toutes les mains battent, tous les mouchoirs s'agitent.

Alors, comme dans ses opéras, M. Wagner gâte la grande sensation du public par une ineptie, il demande la parole, et après avoir remercié l'assistance il finit par ces mots impudents, dont je vous donne la traduction littérale, moi qui comprends la langue.

« Nous vous avons montré ce que nous savons et ce que nous pouvons. Si de votre côté, vous nous soutenez, alors nous aurons un art »

Eh bien, franchement, il ne faut pas jouer avec la faveur du public, pas un murmure ne se fait entendre, c'est vrai, mais on se regarde tout surpris et stupéfait. Cette inconvenance tombe comme un seau d'eau glacée sur tous les spectateurs, sauf les mamelucks. Ce n'est pas sans danger qu'une si colossale vanité peut se permettre de prononcer de telles paroles dans le pays de Bach, Haendel, Beethoven, Mozart, Haydn, Mendelssohn, Weber, Schubert et Schumann !

Cependant, le public retient son indignation. il veut voir les artistes, il les rappelle, et Wagner reparaît seul laissant les chanteurs dans les coulisses. L'homme impudent et inconvenant se révèle enfin, jusqu'ici on n'avait en vue que l'artiste, et voici un Wagner en robe de chambre, un Wagner sans fard, le Wagner exécrable et détestable que vous savez.

L'entreprise de Bayreuth est condamnée à mort. C'est la tour de Babel de la musique, entreprise par un audacieux qui ne doute de rien et demande aux spectateurs ce qu'ils ne peuvent pas lui donner.

ALBERT WOLFF.

WAGNER JUGE PAR ABOUT—Nous reproduisons à titre de curiosité, les lignes suivantes que M. About, dans le *XIXe siècle*, consacre à la fameuse trilogie de Wagner,

« Si l'on en croit une demi-douzaine de journaux français ou non, qui s'impriment chez nous, certain Richard Wagner, révolutionnaire allemand, converti et perverti, réfugié piteux et oublieux, hôte ingrat du pavé parisien, nageur farouche du ruisseau de la rue Le Peletier, favori cacophone et gourmé de nos mélomanes trop longs d'oreilles, exécute depuis trois jours un tapage prémédité, sans circonstances atténuantes, sur des treteaux forains, dorés *ad hoc*, vers la petite ville pavaroise de Bayreuth.

« Cet Herve sans esprit, sans gaîté et sans mélodie, ce perturbateur assommant et glacial, est devenu, sans dire pourquoi l'ennemi rampant de la France. Après s'être longtemps engraisé de nos croûtes, il est venu, en 1870, dans les fourgons de M. de Moltke, nous donner le coup de pied du maestro.

« Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on les traces de son cynisme patriotique au seul de nos monuments, contre le piédestal de nos statues. Oui, ma foi ! nous avons été assez malheureux, nous sommes tombés assez bas pour que les talons de Nadar fussent à la hauteur du front de ce Wagner.

« Six ans et quelques jours après la glorieuse défaite de Reichshoffen, M. Wagner canonne de tous ses cuivres l'empereur Guillaume et quinze ou vingt grands vassaux du Kaiser allemand. Grand bien leur fasse à tous ! Quant à nous, bons Français, cette prétendue musique ne nous inspire qu'une indifférence dédaigneuse et très-proche voisine du dégoût. Nous croirions faire injure à nos lecteurs en supputant les bravos, les rappels et les couronnes que l'Allemagne féodale prodigue au moins mélodieux des croque-notes au plus sot des poètes, au plus ridicule des dentistes contemporains.

« Nous n'avons pas été tentés un seul moment d'aller entendre son chef-d'œuvre. Sait-on, d'ailleurs, si le grand homme ne nous aurait pas fait empoigner, au contrôle de son théâtre, par ces gendarmes allemands que nous avons vus de trop près ? »

On écrit encore de Bayreuth, 15 août.

« La représentation de *Siegfried*, qui devait avoir lieu aujourd'hui, a été renvoyée à demain, par suite d'un enrrouement du chanteur Betz.

L'empereur d'Allemagne est parti après la représentation de la *Walküre*. L'empereur du Brésil avait déjà quitté Bayreuth dans la matinée.

Les Wagneriens font preuve d'une intolérance insupportable. Il y a eu des altercations pénibles de ce chef dans plusieurs lieux publics. Ces sectaires ont l'admiration brutale. Si l'on a dit et répété jadis que la musique adoucit les mœurs, c'est que la musique de l'avenir n'avait pas encore été révélée au monde.

—On télégraphie de Bayreuth, 17, à la *Gazette de Cologne*.

« La représentation de *Siegfried* a eu lieu hier ; elle a duré de 4 h jusqu'à 9½ heures. L'impression produite sur les spectateurs a été plus profonde encore que l'avant-veille.

Betz, qui était complètement rétabli de son indisposition, a chanté le rôle de *Wotan* d'une façon magistrale. Il y a eu surtout grand succès pour la fin du premier acte, où *Siegfried* forge son épée. La fin du second acte a aussi été très-applaudie.

Les applaudissements se sont prolongés pendant plus de cinq minutes à la chute du rideau après chaque acte.

La grande-duchesse de Bade, tous les princes qui sont à Bayreuth, ainsi que le comte Andrassy, sont restés jusqu'à la fin de la représentation. Vendredi, les artistes et les musiciens de l'orchestre offriront un banquet à Wagner. La mise en scène, sur laquelle Wagner comptait beaucoup, a laissé à désirer. Le troisième acte a plu beaucoup moins que les deux premiers.

L'enthousiasme des Wagneriens est à son comble. Par contre, les discussions avec ceux qui ne professent pas la

même admiration pour leur idole, ont parfois dégénéré en
nives "

Correspondance Européenne.

(SPECIALE POUR LE CANADA MUSICAL)

Liège, 1er Septembre, 1876

Les concours annuels des principaux Conservatoires de France et de Belgique, qui ont eu lieu à la fin de juillet et dans les premiers jours d'août, ont excité, cette année, un intérêt tout spécial, non seulement par le fait satisfaisant qu'ils ont fourni une excellente moyenne et que dans bien des cas, ils ont même atteint un degré de perfection tout-à-fait exceptionnel, mais—et c'est là le point le plus important—parce que la marche des études y apparaît de plus en plus sérieuse et progressive.

Le Conservatoire de Paris a réuni cette année 412 concurrents, hommes et femmes, et l'on s'accorde à dire que ces nombreux aspirants étaient bien supérieurs collectivement à ceux qui se présentaient jadis sous la direction de feu M. Auber. Ils s'est produit à ces concours certains faits très remarquables, ainsi, un premier prix de fugue et un premier accessit d'orgue ont été décernés à une jeune fille, Mlle Renaud, au concours de piano pour hommes, ou quatre seconds prix antérieurs concouraient pour le premier, c'est cependant un enfant de quinze ans, le jeune Thibaud, qui, pour son premier concours, a enlevé à l'unanimité la récompense suprême, laissant tous ses rivaux sur le carreau, d'autre part, chose qui ne s'était jamais vue depuis quarante ans peut-être, le jury n'a pas cru devoir décerner de premier prix de violon. Les classes de chant ont mis en relief plusieurs voix charmantes, on cite surtout Mlles Lalont, Richard et Bastard, qui déjà sont d'admirables contraltos.

En Belgique, le Conservatoire de Gand, l'Académie des Beaux-Arts de Louvain, (section musicale) et l'Ecole de musique de St. Josse-ten Noode de Schaerbeek ont donné des résultats fort satisfaisants. A l'Académie de musique de Mons, que dirige avec une rare intelligence M. Hubert, la classe de piano de M. le professeur Batta s'est particulièrement distinguée, ainsi que les classes de trompette, de bugle et de piston de M. le professeur Luyckx. Les instruments à archet toutefois ne se sont pas montrés à la hauteur des classes que nous venons de nommer, les élèves-violonistes ont paru, cette année, manquer complètement de tempérament, et, à une seule exception près, n'ont guère brillé, surtout, faibles lecteurs, dit-on.

Les concours plus importants du Conservatoire de Bruxelles ont révélé d'excellents virtuoses dans les classes des instruments de bois. Un jeune Scheurs, (élève de clarinette de M. Poncelet), âgé de 13 ans seulement, a joué, en artiste consommé, l'adagio du 1er. concerto de Weber et des variations très difficiles sur le *Barbier de Séville*. Mlle. Dina Beumer, qui mérite dès à présent le titre d'artiste cantatrice, a fait le plus grand honneur à son professeur M. Chaiomonte, cette demoiselle possède les qualités les plus précieuses,—à une voix d'une étendue extraordinaire, elle unit le sentiment le plus délicat et une expression touchante, aussi le jury lui a-t-il adjugé le 1er prix avec la plus grande distinction.

Le triomphe du concours de violon [auquel nous avons eu le privilège d'assister, grâce à l'obligeance de M. Aug Herx le représentant affable de la maison Schott, frères,]—un véritable triomphe s'il en fut, a été pour le jeune Lichtenberg, l'élève favori et l'enfant adoptif de M. Wienawski. Il est vraiment extraordinaire cet enfant. Le son est superbe d'ampleur et de pureté, le mécanisme irréprochable, l'archet merveilleux de souplesse et de grandeur. Si jeune qu'il soit, (à peine âgé de 16 ans.) M. Lichtenberg n'en est pas moins déjà un artiste, né pour le violon, il semble en connaître naturellement toutes les ressources. Son calme est olympien quand il joue,—rien ne le déroute, et il est aussi à l'aise le violon à la main que s'il ne s'agissait que de marcher. Insouciance peut-être, à coup sûr étonnante faculté. Avec cela cet enfant possède un instinct du style, il scande, il chan-

te, il dévide la phrase mélodique avec une clarté, un charme, une élégance, qui n'appartiennent qu'au grand art. On a fait fête, cela va de soi, à ce talent si précoce et déjà si parfait, et son professeur enchanté ne lui a pas ménagé une affectueuse accolade.

A côté du jeune Lichtenberg, il faut citer dans la classe de M. Wienawski, M. Hemendahl, un jeune artiste de grand avenir. Excellent musicien, M. Hemendahl a, lui aussi, cette aisance qui présuppose les aptitudes naturelles. Il a du style, il a l'ampleur du son et un mécanisme fort développé, ainsi qu'il l'a prouvé par l'exécution des *Variations Hongroises* de Ernst, un casse-cou s'il en fut. Talent aristocratique, correct avec grâce, élégant, expansif, et qui charme.

Dans la classe de M. Colyns, un violoniste excellent aussi, M. Houben. Enormément d'acquis. Talent qui s'est formé par le travail et la volonté, et qui n'en a que plus de mérite. Mécanisme complet. Staccato remarquable.

Le jury, composé de MM. Gevaert, (Directeur du Conservatoire), président, Coenen, concertmeister d'Amsterdam, Krammer, directeur des fêtes du Palais de l'Industrie de la même ville, le prince de Carman—Chumay et Vivien,—n'a pas marchandé ses récompenses à ces deux classes de violon vraiment dignes d'être particulièrement distingués. Il a décerné trois premiers prix avec grande distinction à M. Lichtenberg, et *ex æquo* à MM. Hemendahl et Houben. Accessit à M. Rosen. Le morceau de concours était le 17ème concerto de Viotti. MM. Lichtenberg et Houben ont en outre joué l'adagio du 5ème concerto de Vieuxtemps.

Le succès des classes de violon a été partagé par celle d'orgue. C'était du reste une double solennité inauguration du nouvel orgue d'étude pour les exercices des élèves, et 35ème anniversaire de la fondation de l'école d'orgue par Christian Girschner. Né à Spandau, en 1794, disait le programme de la séance, mort à Labourne (Guonde) en 1860, organiste excellent, professeur distingué, Girschner a compté parmi ses disciples M. Jacques Lemmens, son élève et successeur, et M. Alphonse Mailly le chef actuel de l'école. Mlle. Henriette Guschner était venue express de Rouen pour assister à l'hommage rendu à la mémoire de son père. La séance a eu le caractère de gravité presque religieuse qui convient à un concours d'orgue et à un hommage funèbre. Le concours a été d'ailleurs extrêmement remarquable. Un des lauréats du concours de cette année, M. Blampain, est attendu à Montpellier par les RR. PP. Jésuites qui l'ont nommé organiste de leur église. Les lauréats des concours précédents sont organistes des cathédrales de Lyon, de Tournai, etc. On voit que l'école fondée par Girschner, continuée par M. Lemmens, n'a pas dégénéré sous la direction de son chef actuel.

Jury composé de MM. Gevaert, président, Vandenberghe, le chevalier Van Elewyck et M. le chanoine Van Damme. Il y avait quatre concurrents. Le jury a décerné trois premiers prix et un second prix; le premier, partagé entre MM. Blampain, de Bruxelles,—Coppens, d'Anderlecht,—et Vastersavendts, d'Assche, le second, décerné à M. Danneels, de Bruges. Le morceau de concours était un fragment d'un concerto de Mendel. M. Danneels a joué en outre la toccata et fugue en *ré mineur* de J. S. Bach, M. Coppens, un andante de Markull et une fugue en *ut mineur* de J. S. Bach, M. Vastersavendts l'Allegro de la sonate en *sol mineur* de Ruffer, et M. Blampain, l'Allegro et la pastorale de la sonate op 42 de Guilmant. Très belle séance et digne d'un conservatoire de premier ordre.

Notre anxiété d'entendre, aux concours du Conservatoire de Bruxelles, les élèves distingués de MM. Wienawski et Colyns nous mit malheureusement en retard pour les premières auditions des concours non moins intéressants du Conservatoire Royal de Liège. On comprendra à la fois l'importance et l'excellence de l'enseignement artistique qui se donne à cette école célèbre—la plus ancienne de la Belgique—lorsque l'on saura que les 116 concurrents qui se sont présentés cette année, aux concours en ont remporté 103 distinctions, distribuées comme suit,—24 premiers prix, 29 seconds prix, 36 accessits, 9 médailles en argent et 5 en vermeil, encore est-il à noter que si tous ne sont point sortis victorieux, cela ne tient pas uniquement à l'extrême sévérité de l'épreuve, mais souvent à des causes étrangères à la volonté et aux bonnes dispositions de l'élève, c'est ainsi qu'un as-

pirant à la plus haute distinction s'est vu frustrer de cet honneur, [bien qu'il eût exécuté le morceau de concours avec toute l'intelligence, la justesse, l'expression, le fini, en un mot, que l'on était en droit d'attendre,] simplement parceque, par défaut de forces physiques, il n'aurait pas apporté, dans l'exécution du morceau toute la vigueur énergique que l'interprétation semble requérir. En sus de l'exécution irréprochable du morceau de concours, qui d'ordinaire est excessivement difficile, on exige de chaque concurrent la lecture à première vue d'un morceau inédit, qui, non seulement doit être interprété correctement, mais encore, rendu avec l'expression voulue; et, pour les concours supérieurs, on ajoute une troisième épreuve—la transposition à vue d'un air classique dans un ton donné; et comme ces concours et ces examens divers se font en public, en présence d'auditeurs nombreux et pour la plupart, connaisseurs, il faut bien supposer aux intrépides aspirants des connaissances sérieuses et une confiance mébranlable en leurs propres forces. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que des élèves qui sortent victorieux d'épreuves aussi redoutables méritent à tous égards le titre et la considération de véritables artistes. Notons en passant que le Conservatoire Royal de Liège est digne de la haute considération dont il jouit dans le monde artistique, et les succès marquants qui ont signalé son administration—surtout depuis que M. Théodore Radoux a été préposé à sa direction—le placent, avec raison, au premier rang des grands Conservatoires européens. Tandis que l'enseignement y est des plus soigné dans toutes les branches musicales, c'est un fait avéré que son école de violon se distingue entre toutes, par l'excellence hors ligne des nombreux sujets qu'elle a formé, comme l'attestent aujourd'hui même les Rémy, les Mauhains, les Isaie, les Murn tous élèves autrefois de M. Rodolphe Massart, l'un des excellents professeurs de violon qui perpétuent avec succès les grandes traditions artistiques implantées au Conservatoire de Liège par les Léonard et les Prume.

Aussi le Gouvernement belge, avec le zèle éclairé pour le progrès qui le distingue, comprenant toute la valeur de cette importante école artistique, se propose-t-il de commémorer, l'été prochain, le cinquantième anniversaire de sa fondation, par la pause de la première pierre d'un nouveau et splendide Conservatoire, qui sera mieux en rapport avec les besoins artistiques toujours croissants de la florissante Province de Liège.

Cœcili's.

NECROLOGIE.

FÉLICIEN DAVID.

Une dépêche du câble annonce la mort du célèbre compositeur français Félicien David.

Félicien David, né à Cadenet (Vaucluse), le 3 avril 1810, reçut de son père, qui était musicien, sa première éducation musicale et attira bientôt l'attention sur lui, comme enfant de chœur de l'Église Saint-Sauveur à Aix. Ayant obtenu une place au collège des jésuites, il s'y fit remarquer à la fois par sa mémoire extraordinaire et son talent sur le violon. A dix-huit ans, il quitta leur maison, orphelin et sans ressources, il se fit clerc d'avoué. Mais, négligeant bientôt la procédure pour la musique, il devint second chef d'orchestre au théâtre d'Aix et maître de chapelle à Saint-Sauveur.

M. Félicien David vint à Paris en 1830; une composition remarquable lui ayant assuré la bienveillance de Chérubini, il entra au Conservatoire, et il eut pour maître Lesueur, M.M. Fétis, Benoist et Rebert. Mais ouvrant son âme toute entière aux doctrines ou plutôt aux aspirations sociales, politiques et religieuses du moment, il devint saint-simonien. C'est lui qui composa pour ses frères de la religion nouvelle tous les cantiques chantés en chœur à Ménilmontant. Il les suivit encore dans leur émigration et visita l'Orient avec le père Enfantin. Pendant que les missionnaires cherchaient à semer leurs idées, il recueillit des mélodies, des airs populaires, et demanda tour à tour au désert d'Afrique et à la ci-

vilisation d'Asie des inspirations originales.

De retour en France (1835), il lutta en vain pour se faire un nom dans le monde musical. Son premier recueil, *Mélodies orientales*, eut peu de succès et ne laissa pas présenter la popularité que ce genre de composition devait lui acquérir. Enfin il put faire exécuter au Conservatoire, en 1844, son *Désert*, grande ode-symphonie dont M. Auguste Colin, son ami et son compatriote, lui fournit les paroles. Ce succès fut aussi complet que soudain. Plusieurs scènes de Paris, les Italiens, l'Opéra-Comique disputèrent cette œuvre au Conservatoire. Elle fit le tour de l'Europe. Partout on applaudit ces souvenirs d'Orient, pleins de grâce et de fraîcheur, et cette imitation parfaite des scènes de la vie nomade ou des tableaux de la nature, qui portait l'imitation par la musique aussi loin que possible.

Un nom, devenu le jour au lendemain si célèbre, est difficile à porter. Les éditeurs de musique s'arrachèrent tous les essais, toutes les ébauches que le nouveau maître pouvait avoir en portefeuille, et à côté de quelques mélodies originales et charmantes, telles que *les Hirondelles*, on lui fit publier des compositions qui n'auraient pas dû voir le jour. Après plusieurs voyages en Belgique, en Allemagne, M. F. David revint à Paris et donna *Moise sur le Sinaï* (1846), qui ne répondit pas à l'attente générale. Il prit en partie sa revanche l'année suivante avec son *Christophe Colomb*, qui rappela de loin le succès du *Désert*. De temps en temps, il faisait entendre dans de grandes solennités publiques, des fragments de ces diverses symphonies.

Dans la musique dramatique, M. Félicien David a produit : *la Perle du Brésil*, opéra-comique représenté au Théâtre-Lyrique, en 1851, et repris depuis avec succès; *Herculanum*, grand opéra en 4 actes (1859), *Lalla Roukh*, opéra-comique en deux actes (Opéra-Comique, 12 mai 1862), etc.

Le 14 août 1862, il fut fait officier de la Légion d'honneur.

VARIETES MUSICALES.

—L'excellent *Guide Musical* de Bruxelles s'exprime comme suit, relativement à la *Nouvelle méthode d'orgue-harmonium*, par M. L. Moonen, de Paris. "Cet ouvrage que nous venons d'introduire à Montréal, renferme tout ce qu'il est essentiel de connaître pour tirer parti de l'instrument. "C'est un *vade mecum* indispensable à tous possesseurs ou acheteurs d'harmoniums, orgues expressifs, etc." Avis donc à MM. les Curés, les organistes, et autres qui se sont procurés chez nous—(le seul dépôt en Canada—) les superbes orgues-harmoniums "Alexandre."

—Les ressources musicales de la ville de Liège, (Belgique,)—inférieure en population à Montréal d'à peu près un tiers—peuvent se résumer partiellement comme suit : un Conservatoire Royal de Musique, dans lequel 45 professeurs donnent l'instruction musicale la plus parfaite à plus de 350 élèves,—une Cathédrale où, chaque dimanche de l'année, l'on exécute une messe en musique, et une avec accompagnement de grand orchestre, aux fêtes solennelles,—une Maîtrise en pleine activité,—un Théâtre où l'on ne représente que le grand opéra et qui possède un orchestre ordinaire de 46 musiciens,—une Salle d'opéra comique,—plusieurs belles salles de concert,—plus de 25 sociétés chorales diverses, dont une surtout—*la Légitime*—tient, en excellence, un des premiers rangs de l'Europe,—12 fanfares, (*bandes de cuivres*,)—18 harmonies, (*bandes combinant les instruments de cuivre et ceux de bois*,)—3 musiques de régiments de ligne, actuellement stationnés à Liège, et 3 bibliothèques musicales considérables. La profession, l'industrie et le commerce musicaux comprennent plus de 745 musiciens et professeurs *compétents*, distribués ainsi : 14 professeurs de chant, 25 organistes, 82 professeurs de piano, 149 violonistes, 28 joueurs d'alto, 16 violoncellistes, 49 contrebassistes, 20 flûtistes, 10 hautboisistes, 15 bassonistes, 53 clarinettistes, 94 pistonistes, 23 cornistes, 81 trombonistes, 52 ophicléidistes, 7 tumbailleurs, 19 pe-

tits tambours et 8 grosses caisses : de ce nombre formidable, 12 au moins sont des compositeurs de mérite. Ajoutons encore 1 graveur de musique, 1 fabricant de cordes, 2 facteurs d'orgues, 3 fabricants d'accordéons, 6 éditeurs de musique, 9 luthiers et importateurs d'instruments de musique, 10 accordeurs de piano, 10 magasins de musique, 11 copistes de musique, 20 facteurs et négociants en pianos,—plus une population toute entière musicale.

Le véritable caractère industriel de Liège, toutefois, ressortira des chiffres suivants : l'on y rencontre 4 arquebussiers,—1 Banc d'épreuve pour armes à feu, composé de douze membres,—21 fonderies de canons,—205 fabricants d'armes,—et 704 armuriers travaillant dans les armes. L'élément harmonique et le belliqueux y forment donc un étrange contraste !

—Qui se serait jamais douté que les orgues de Barbarie, ces instruments assourdissants qui viennent vous poursuivre sous vos fenêtres au moment où vous avez le plus besoin de votre repos et de silence, sont la coqueluche des Orientaux ?

Encore une illusion qui s'en va, grâce au récit de voyage que publie le *Temps*, sous le titre : *Une mission musicale*.

« Cet instrument de supplice pour tout musicien européen devient en Orient un vif sujet d'intérêt et d'une source d'études captivantes.

« Les orgues qu'on trouve en Orient sont construits en Europe, mais on envoie, du pays auquel ils sont destinés, des airs indigènes notés que les fabricants sont chargés de reproduire. Je ne prévoyais pas en France qu'un jour je donnerais à des joueurs d'orgues de gros pourboires, et qu'il m'arriverait de courir après des instruments que je fuyais comme la peste.

« On trouve des orgues de Barbarie dans toutes les grandes villes d'Orient, mais il y en a à Smyrne un nombre plus considérable que partout ailleurs. Il serait difficile de ne pas les remarquer, non plus que les cerfs volants dont les enfants du pays peuplent littéralement les airs. Smyrne est d'ailleurs une ville très-musicale, et la population grecque y a conservé le goût des plaisirs élégants. Ce goût contraste avec l'état de délabrement et de pourriture où croupissent les villes soumises à l'administration turque. »

—Les Allemands sont quelquefois bien amusants—chez eux.

On donnait dernièrement la *Favorite* au théâtre de ...

Fernand s'écrie (en allemand, bien entendu)

Ne l'a-t-elle pas nommée en disant la plus belle ?

Et on voit entrer Léonor, une grande femme rousse, maigre—et portant des lunettes bleues !

A propos de la *Favorite*, le fameux qu'il reste seul a donné lieu à bien des plaisanteries. Au théâtre de Saumur, les jeunes sous-officiers venaient exprès pour compter militairement, *une, deusse, trois !* les trois temps qui s'éparent le qu'il reste seul de avec son déshonneur. C'est un des souvenirs gais du théâtre et de l'école de cavalerie.

Mais les anciens abonnés de l'Opéra se rappellent ce fait qui a été raconté, mais jamais imprimé, croyons-nous.

Le baron de Rothschild assistait à une représentation de la *Favorite*, dans sa célèbre avant-scène du rez-de-chaussée. Un banquier de Francfort était assis à côté de lui.

Le coryphée prononce le fatal. *Qu'il reste seul*. L'orchestre et les chœurs se taisent, la salle de l'Opéra est muette comme une chapelle au moment de l'élévation.

A ce moment on entend ces paroles, se détachant nettement sur le silence général.

—A moins d'une commission de trois pour cent, c'est impossible ! C'était le baron qui s'était laissé entraîner dans une conversation d'affaires !

Il ne put s'empêcher de partager l'hilarité de toute la salle égayée par cet incident imprévu.

— o —

Notes Artistiques des Etats Unis

—On attend prochainement à Boston la visite de Madame Essipoff, la célèbre pianiste Russe.

—M. Charles Stieff de Baltimore est propriétaire d'un piano qui a été fabriqué en 1745.

—Giovannina Avighana (Miss Jennie Armstrong) vient de signer un contrat pour cinq ans avec M. Gye du Covent Garden, Londres.

—Aux Etats-Unis, on a vendu plus de photographies de Parepa Rosa que de toute autre artiste. Cinquante mille copies ont été prises sur le même négatif.

—Mlle Gertrude Corbett doit commencer la saison le 2 Octobre, à l'Académie de Musique de New-York, dans l'opéra anglais, avec une compagnie choisie.

—Un exposant de pianos au Centenaire vient de s'assurer les services de notre amable artiste canadien Mons. Mazurette qui exécutera ses meilleurs compositions chaque après-midi dans la bâtisse principale de l'exposition.

— o —

ECHOS D'EUROPE.

—La statue de Mercadante a été inaugurée le 3 août, dans l'Eglise de la *Pietà dei Turchini*, à Naples.

—Il est question d'organiser un festival à Weimar, en l'honneur de Berlioz. Liszt en aurait la direction.

—Le violoniste belge Vivion vient d'acquiescer, au prix de 6000 francs (\$1200) un des plus beaux stradivarius que existent.

—Un journal de Lille se fait l'écho d'un bruit qui, nous l'espérons, ne se confirmera pas. Ce confrère annonce que le célèbre violoniste Wienawski vient de mourir subitement à Londres, d'une affection de cœur.

—Un nouveau journal musical vient de paraître à Rome. Il s'intitule : *Il progresso musicale*, et promet de rendre d'utiles services à l'art.

—Le *Tannhauser* de Richard Wagner a servi de reprise à la récente réouverture de la saison opératique à Vienne.

A Bruxelles la campagne opératique s'est ouverte par les *Huguenots* suivi de *Mn elle*.

—Joannes Brahms, que plusieurs journaux étrangers ont fait assister aux fêtes musicales de Bayrouth, se promenait pour lors paisiblement sur les plages de l'île de Rugen, dans la Baltique.

—Trois concurrents étaient inscrits pour le concours de violoncelle au Conservatoire de Bruxelles : mais, au dernier moment, l'un d'eux fut éliminé pour n'avoir pas assisté à une des dernières représentations. On est sévère au Conservatoire.....

—La charmante messe en sol, de Weber, plusieurs fois chantée par les chœurs du Gesù, de Notre-Dame et de St. Jacques de Montréal, a été exécutée, avec accompagnement d'orchestre, sous la direction de M. Duguet, à la cathédrale de Liège, le jour de l'Assomption. On a surtout admiré les belles voix de MM. Marcotty et Meuron,—ainsi que celle du petit soprano, qui a fort bien rendu l'*Et incarnatus est*.

—On se propose d'élever dans la commune de Vergnies (Belgique) un monument à la mémoire de Gossé, dit Gossoc, François-Joseph, né à Vergnies, le 17 janvier 1754, mort à Passy le 16 Février 1829, un des fondateurs du Conservatoire de musique de Paris, créateur de la symphonie, auteur de dix-sept opéras, d'une messe de Requiem, son chef-d'œuvre, d'un oratorio, d'un *Te Deum*. Il fut directeur des concerts spirituels, à Paris, et le plus savant musicien de son temps.

—Christine Nilsson a fait pendant le mois d'août, une tournée artistique en Suède. La célèbre cantatrice ne s'était jamais fait entendre dans son pays natal, du moins depuis qu'elle l'avait quitté pour commencer à Paris ses études de chant. Aussi a-t-elle rencontré partout l'accueil le plus enthousiaste. A Stockholm, où elle s'est fait entendre dans la cathédrale luthérienne, aucune salle de concert n'étant assez grande, les auditeurs ont été tellement transportés qu'ils ont complètement perdu de vue le caractère de l'édifice où ils se trouvaient,—si bien que les journaux ont dû se plaindre de la transformation d'une église en un bruyant *music-hall*.

A la suite de sa tournée en Suède, Norvège et Danemark, Mlle Nilsson visitera la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et l'Autriche.

—A un concert donné à Aix-la-Chapelle, dimanche le 20 août dernier, par la célèbre société chorale, la *Legia*, (composée de 150 membres environ, sous la direction de M. Toussaint Radoux,) le succès vocal de la soirée fut la *Re-traitte* de Laurent de Rillé, (plusieurs fois interprétée à la Salle académique du Gesù, par le Cercle Orphéonique,—et, jadis, par les Montagnards Canadiens, sous la direction de M. François Benoit,) Il ne faudrait donc pas dire encore que toute l'Allemagne soit *Wagnerienne*. Le triomphe éclatant de la soirée, toutefois, fut pour le jeune violoniste-virtuose M. Isaie, (ci-devant élève de M. Rodolphe Massart, professeur de violon au Conservatoire Royal de Liège,) qui fut chaleureusement applaudi dans un concerto de Vieuxtemps et dans deux brillantes compositions de Wieniawski.

—Un excellent compositeur Allemand, le R. P. Ad. de Doss, S. J, natif de Munich, actuellement réfugié au collège des RR. PP. Jésuites de St Servais de Liège, y compose des partitions de haute valeur. Déjà l'art musical lui est redevable d'une fort belle *Messe de St Ignace*, exécutée, avec accompagnement de grand orchestre, à la Cathédrale de Liège,—de plusieurs oratorios, notamment *Le Déluge* et *La fosse aux lions*,—des opéras historiques *Beaudoin du Bourg*, composé à Namur, en 1851, et *Jean sans terre*, composé et exécuté en 1875. Un nouvel opéra, en trois actes, *Maurice*, de ce Révd. Père, vient d'être solennellement exécuté par une centaine d'élèves du collège de St Servais de Liège, avec accompagnement d'orchestre complet. Le style de l'auteur est sobre, net, coulant—plein de vie cependant et d'une inspiration très-distinguée. C'est un fleuron de plus à la couronne artistique de ce modeste religieux de la Compagnie de Jésus.

—L'*Echo musical* de Bruxelles, rendant compte du grand festival qui a eu lieu à Anvers, les 13, 14 et 15 août dernier, sous la direction de M. Peter Benoit, mentionne en termes les plus favorables une composition de M. le Directeur du Conservatoire de Liège, exécutée à ce festival. Le public, dit-il a fait une ovation à M. Théodore Radoux, après l'exécution de la 2ème. partie de ses *Fragments symphoniques*, d'une grande richesse d'orchestration. Il y a lieu d'être entièrement satisfait de l'exécution de l'œuvre du compositeur liégeois.

De son côté, le *Piétou seui* d'Anvers apprécie en ces termes l'œuvre de M. Radoux "Le succès le plus vif de la séance d'hier a été pour M. Radoux, de Liège, succès sincère, réel, qui, venant à la suite des applaudissements moins enthousiastes donnés à l'ouverture de *Hamlet*, de Stadtfeld, et aux *Quatre âges* de De Mol, avait une signification qui a frappé tout le monde. L'impartialité nous fait un devoir de le constater, bien que le regrettant un peu pour nos amis flamands"

Nos lecteurs se rappelleront que le compositeur distingué dont il est parlé si avantageusement—M. Théodore Radoux—fut nommé Membre honoraire de notre Académie de musique de Québec, lors de sa dernière assemblée générale tenue à Montréal, le 19 juin dernier.

PLAISANTERIES.

* * —Une de nos dames musiciennes, qui a beaucoup tenu, possède une petite fille qui promet plus encore.

—Maman, disait un jour l'enfant précoce, en quoi c'est-il fait les touches de piano?

—C'est de l'os. Pourquoi?

—Pour rien. Je comprends maintenant, les dièses, c'est des os de nègre.

* * —Rue de la Fourche (Bruxelles), il y a un café portant pour enseigne. *A Rubens*. Les murs à l'intérieur, sont historiés de médaillons à l'huile, encadrant des portraits d'artistes illustres.

Un de ces portraits représente Grétry, portant sur sa poitrine la croix de chevalier de l'ordre de Léopold.

* * —Un enfant de huit ans s'était arrêté devant une cage où étaient enfermés deux serins.

—Pourquoi donc, monsieur, dit-il au propriétaire du logis, de la cage et des volatiles, pourquoi n'y en a-t-il qu'un qui chante?

—Mon ami, parceque c'est le mâle, la femelle du serin ne chante presque jamais.

—Ah! bon, fit l'enfant. Alors, à la maison c'est maman qui est le mâle, papa ne chante jamais.

* * —Il y a quelques mois, un général inspectait un régiment de cavalerie. Après diverses informations prises auprès des officiers, sous-officiers et soldats, il avisa un musicien rouge et joufflu, au nez truculent et constellé de rubis alcooliques, et l'interpellant tout-à-coup :

—Dites-moi, musicien, l'eau est-elle bonne ici?

—L'eau? mon général. Ah! ma foi, il faudrait demander cela à mon cheval, il n'y a que lui qui en boive.

* * —Une femme accompagnée de sa fille, une enfant de huit à dix ans, se présente un matin chez le professeur :

—Monsieur, dit la mère, voudriez-vous être assez bon pour examiner la voix de la petite?

—Volontiers.

Et, se mettant au piano, le professeur fait exécuter quelques gammes, quelques roulades à la fillette.

—Pas mal, fait-il en se levant, ça ira.

—Pourra-t-elle devenir première chanteuse? demande la mère.

—Pour cela attendez, vous comprenez qu'après une seule audition . . . mais avec du temps, du travail. . . . on ne peut pas savoir.

—On ne peut pas savoir? reprend la mère. Vous comprenez, si ma fille ne doit pas avoir du talent plus tard, faudrait me le dire tout de suite. . . . Alors, j'aime autant qu'elle reste honnête femme.

* * —Un jeune sous-préfet d'une des dernières fournées a, paraît-il trouvé moins de sympathie dans son arrondissement qu'auprès de M. de Marcère.

Une forte tête de l'endroit est même allée jusqu'à le menacer de mort.

Le novice fonctionnaire, encore tout ému de l'incident, télégraphie aussitôt à son préfet.

—Un de mes administrés me menace de *suicide*. que faut-il faire?

Le préfet, un jovial s'il en fut, s'est contenté de répondre

—Vous ne serez jamais *suicidé* que par un imbécile!

Depuis ce jour, le jeune administrateur dort tranquille sur ses deux oreilles.

* * —A propos de Bayreuth
Quelques jours après la débâcle du *Tannhauser*, à l'Opéra, Meyerbeer alla à Passy.

Il y trouva l'auteur de *Guillaume Tell*, assis au piano, et très occupé à déchiffrer la partition de Wagner.

—Mais le livre est à l'envers! s'écria Meyerbeer.

—J'ai essayé de l'autre côté—riposta doucement Rossini—ça ne va pas non plus!

NAISSANCES.

En cette ville, le 4 Septembre, la dame de M. Dominique Ducharme, organiste du Gesù, un fils

En cette ville, le 22 Septembre, au numéro 70 rue Berri, la dame de M. J. A. Finn, directeur du chœur du Gesù, une fille.

CALENDRIER MENSUEL

Et Guide des Organistes et Directeurs de Choeurs, pour les Offices des
DIMANCHES ET FÊTES.

OCTOBRE—(Continué.)

DATES	FÊTES RELIGIEUSES.	ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.
10 M.	St. Frs. de Borgia. (40 h. St. Michel)	Première représentation de <i>Robert le Diable</i> de Meyerbeer, à Bruxelles, 1833
11 M.	Ste Brigitte.	Première représentation du <i>Songe d'une nuit d'été</i> , de Mendelssohn, 1843.
12 J.	St Procul. (40 h. Longue-Pointe)	Premier grand concert provincial de Trois-Rivières, (125 exécutants) à l'occasion de l'inauguration de l'Hôtel de Ville 1872.
13 V.	St. Edouard	Première représentation du <i>Dieu et la Bayadère</i> d'Auber, à Paris, 1830.
14 S.	St Calixte. (40 h Ste. Thérèse)	Mort du célèbre violoniste compositeur H. W. Ernst, à Nice, 1865.
15. D	Pureté de la Ste. Vierge Double-majeur (496)	Messe des Doubles-Majeurs 2des Vêpres du jour, (601) Mémoires de Ste Thérèse, Ven, (537), v. Spécie, (536,) et du XIX Dimanche après la Pentecôte, <i>Intravit</i> , (272.)
16 L.	Ste. Thérèse. (40 h. Ste. Geneviève)	(Le 15) Première apparition de Mademoiselle Emma Albani Lajeunosso à St. Petersbourg, 1873
17 M.	Ste. Hedwidge.	Naissance de Léon Jouret, à Ath, 1828
18 M.	St. Luc, Evangéliste. (40 h. St Jean	Mort de E. H. Méhul, à Paris, 1817 :—de Winter, 1825
19 J.	de Matha.)	
20 V.	St. Pierre d'Alcantara.	Naissance de C. H. Plantade, à Pontoise, 1764.
20 V.	St. Jean de Cant. (40 h. St. Joseph	Première représentation du <i>Tannhauser</i> de Richard Wagner, à Dresde, 1845.
21 S.	du Lac.)	
21 S.	St. Hilarion.	Début de Mademoiselle Emma Albani Lajeunosso à New-York, dans la <i>Somnambule</i> , 1874.
22. D.	Patronage de la B. V. M. (40 h. St Bruno.)	Double-Majeur (498) Messe des Doubles-Majeurs. 2des Vêpres du jour, (650.) Mémoire du XX Dimanche après la Pentecôte, <i>Cognovit</i> , (273)
23 L.	St. Romain	Naissance d'Albert de Lortzing, à Berlin, 1803
24 M.	St. Raphael, Arch. (40 h. Pointe Clai- re)	Naissance de Ferdinand Hiller, à Francfort, 1811.
25 M.	SS. Chrysanthé et Darie.	6,000 auditeurs assistent à l'exécution du <i>Désert</i> par 150 amateurs Canadiens, sous la direction de M. A. J. Boucher, au Palais de Cristal de Montréal, 1866
26 J.	St. Evariste. (40 h. St. Edouard.)	Bataille de Châteauguay, 1813
27 V.	St. Armand	Arrivée de Parodi à New-York, 1850.
28 S.	SS. Simon et Jude, Ap (40 h. St. Gabriel de Montréal)	Naissance de Henri Bertini, à Londres, 1798.
29. D.	XXI après la Pentecote. Semi-double (205.)	Messe des Dimanches de l'année. Vêpres du Dimanche, (37.) A <i>Magnificat</i> , <i>Serve</i> , (273) Suffrages, (51, 331, 52)
30 L.	St Zénodie (40 h. Mt. Ste. Marie de Montréal.)	(Le 29) Séance musicale offerte à Mgr. Bourget, à l'occasion de ses Noces d'or, en son Palais Episcopal, par le Chœur et l'Orchestre du Gesù, 1872.
31 M.	St Wolfgang	Naissance de Jules Deneffe, à Chimay, 1814
NOVEMBRE.		
Consacre aux Ames du Purgatoire. Ce mois a 30 jours.		
Novembre (du latin <i>November</i> ,) a été ainsi nommé parce qu'il était le neuvième mois de l'année romaine.		
1. M.	La Toussaint. (40 h Villa Maria.)	1re Classe (362) Messe Royale. 2des. Vêpres du jour, (478.) Vêpres des morts, (556)
2. J.	Les Trepasses.	Double. Messe de Requiem, sans orgue. On se procure la Messe des Morts harmonisées, au Magasin de Musique de A. J. Boucher
3 V.	St Hubert. (40 h. St Vincent de Paul.)	Naissance d'Adrien Boieldieu, fils, à Paris, 1816.
4 S.	St. Charles Borromée	Mort de F. Mendelssohn, à Leipzig 1847.
5 D.	XXII après la Pentecote. (40 h St. Placide)	Semi-double. (208) Messe des Dimanches de l'année. Vêpres du Dimanche, (37) A <i>Magnificat</i> , <i>Reddite</i> , (274) Mémoire de l'Octave, <i>O quam</i> , v. <i>Exultabunt</i> , (478)
6 L.	St Léonard.	Destruction de l'imprimerie du "Vendicator," 1837
7 M.	St. Willibrord. (40 h-Joliette.)	Grand festival musical à Vienne · 1100 musiciens exécutent la <i>Création</i> d'Haydn 1837 -
8 M.	St. Godefroi.	<i>L'Elisée</i> de Mendelssohn, exécuté à New York pour la première fois, 1847
9 J.	Dedicace de la Basilique de Latran, (40 h. Lachenaie)	Naissance de J. Theodore Radoux, à Liège, 1835.

AUX
Directeurs de Chœurs, Fabriques

Etc., Etc., Etc.,

LA MESSE DES MORTS,

Harmonisee a Quatre Parties,

COMPRENANT LE

LIBERA, DE PROFUNDIS ET UN OFFERTIORE NOUVEAU

—DE—

L'ABBE MICHEL.

PRIX : 20 Cts. l'Exemplaire ou \$2.00 la Douzaine.

AUSSI

La Messe Royale,

Harmonisee a Quatre Parties,

D'APRES L'ARRANGEMENT DE "NOVELLO," PAR A. J. BOUCHER.

PRIX, 20 Cts. l'Exemplaire ou \$2.00 la Douzaine.

En vente au Magasin de A. J. BOUCHER, No. 252 Rue Notre-Dame, ou
 l'on trouve également un choix de Musique Religieuse des plus varié,